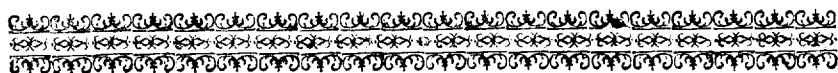


grandes roues , comme celles qui sont tirées par des chevaux ; elles sont aussi différentes des autres par le rouage. Celle que M. Ozanam a donnée dans ses *Récréations Mathématiques*, quoiqu'à grandes roues , a été trouvée aussi d'une construction différente , & moins commode , tant pour le recul , que pour l'application de la force de l'homme.



E' L O G E

DE M. GEOFFROY.

ETIENNE-FRANÇOIS GEOFFROY , naquit à Paris , le 13 Février 1672 , de Matthieu-François Geoffroy , Marchand Apothicaire , ancien Echevin , & ancien Consul , & de Louise de Vaux , fille d'un Chirurgien , célèbre en son temps. Le bifayeul paternel de M. Geoffroy avoit été aussi premier Echevin de Paris , & alors on ne choissoit que des Bourgeois d'ancienne famille , & d'une réputation bien nette , espèce de noblesse qui devoit bien valoir celle dont la preuve ne consiste que dans les filiations.

Si nous disions que l'éducation d'un jeune homme a été telle que quand il fut en Physique , il se tenoit chez son Pere des Conférences réglées , où M. Cassini apportoit ses Planifphères , le P. Sébastien ses Machines , M. Joblot ses Pierres d'Aiman , où M. du Verney faisoit des dissections , & M. Homberg des opérations de Chymie , où se rendoient du moins par curiosité plusieurs autres Sçavants fameux , & de jeunes gens qui portoient de beaux noms , qu'enfin ces Conférences parurent si bien entendues , & si utiles , qu'elles furent le modèle & l'époque de l'établissement des expériences de Physique dans les Colléges ; sans doute on croiroit qu'il s'agissoit de l'éducation d'un fils de Ministre , destiné pour le moins aux grandes dignités de l'Eglise ; cependant tout cela fut fait pour le jeune Geoffroy , que son pere ne

destinoit qu'à lui succéder dans sa profession. Mais il sçavoit combien de connoissances demande la Pharmacie embrassée dans toute son étendue , il l'aimoit , & par goût , & parce qu'elle lui réussissoit fort , & il croyoit ne pouvoir mieux faire que de fournir à son fils les moyens de poursuivre avec plus d'avantage la carrière où lui-même auroit vieilli.

Après cette premiere étude de Physique générale , M. Geoffroy fit des Cours particuliers, de Botanique, & de Chymie , & même d'Anatomie , quoique cette science ne fût pas de son objet principal. Il s'en écartoit encore davantage dans ses heures de délassement , où l'on est le maître de choisir ses plaisirs. Il tournoit , il travailloit des verres de lunettes , il exécutoit des Machines en petit , il apprenoit l'Italien de l'Abbé Roselli , si connu par le Roman de l'*Infortuné Napolitain*.

En 1692 , son pere l'envoya à Montpellier , pour y apprendre la Pharmacie chez un habile Apothicaire , qui de son côté envoya son fils à Paris chez M. Geoffroy , échange bien entendu , puisque l'un & l'autre de ces jeunes gens en laissant dans la maison paternelle ce qu'il étoit bien sûr d'y retrouver toujours , alloit chercher dans une maison étrangere ce qu'il n'eût pas trouvé chez lui.

M. Geoffroy suivit les plus habiles Professeurs de la fameuse École de Montpellier , & il vit presque naître alors dans cette Ville un grand nom qui s'est toujours accru depuis , & qui par lui-même , & sans nul secours étranger , s'est élevé à la premiere place.

Avant que de revenir à Paris , M. Geoffroy voyagea dans les Provinces Méridionales du Royaume , & alla voir les Ports de l'Océan , car il embrassoit aussi ce qui n'étoit que de pure curiosité. Il en eût peut-être été bien puni à S. Malo , où il se trouva enfermé en 1693 , dans le temps du Bombardement des Anglois , si la terrible Machine Infernale , qui menaçoit d'abîmer tout , n'eût manqué son effet. M. le Comte de Tallard , depuis Duc , Pair & Maréchal de France , ayant été nommé au commencement de 1698 à l'Ambassade

extraordinaire d'Angleterre, il choisit M. Geoffroy, qui n'étoit point Médecin, pour avoir soin de sa santé, & il ne crut point que cette confiance donnée au mérite dépourvû de titre, fût trop hardie. M. Geoffroy, qui sçavoit voyager, ne manqua pas de profiter du séjour de Londres, il gagna l'amitié de la plupart des Illustres d'un Pays, qui en produit tant, & principalement celle de M. le Chevalier Sloane, & en moins de six mois il devint leur confrere par une place qu'ils lui donnerent dans la Société Royale.

De-là il passa en Hollande, où il vit d'autres Sçavants, fit d'autres observations, acquit de nouvelles connoissances. Il se présenta encore à lui l'occasion de faire un voyage agréable, celui d'Italie, où il alla en 1700 avec M. l'Abbé de Louvois, en qualité de son Médecin, selon le langage de M. Geoffroy, & en qualité d'ami, selon le langage de cet Abbé, car ils avoient tous deux le mérite de ne pas parler de même.

Le grand objet de M. Geoffroy étoit toujours l'Histoire Naturelle, & la matiere Médicinale, & il étoit d'autant plus obligé à porter ses vûes de ce côté là, que son pere avoit dessein de lui laisser sa place & son établissement. Dès 1693, il avoit subi l'examen pour la Pharmacie, & fait son chef d'œuvre, cependant ce n'étoit point là le fond de son intention, il vouloit être Médecin, & n'osoit le déclarer. Il faisoit des études équivoques, qui convenoient également au plan de son pere & au sien, telle étoit la matiere Médicinale, qu'un habile Apothicaire ne sçauroit trop connoître, & que souvent un habile Médecin ne connoît pas assez.

Enfin quand le temps fut venu de ne pouvoir plus soutenir la dissimulation, & de prendre un parti décisif, il se déclara, & le pere se rendit. Il avoit destiné à la Médecine son second fils, qui est aujourd'hui l'un des Chymistes de cette Académie, celui-là prit la Pharmacie au lieu de son aîné. Cette légère transposition dût être assez indifférente au pere, mais enfin ce n'étoit pas-là son premier projet, & il apprit combien la nature qu'il n'avoit pas assez consultée sur ses enfants, est jalouse de ses droits.

M. Geoffroy se mit donc sur les Bancs de Médecine , & fut reçu Bachelier en 1702. Sa premiere Thèse fut extrêmement retardée , parce que M. Fagon , premier Médecin , qui devoit y présider , & qui avoit coutume de commettre pour la présidence , voulut présider en personne , honneur qui se fit acheter par des délais. M. Geoffroy , qui avoit fait sa Thèse lui-même , quoique selon l'usage établi elle dût être l'ouvrage du Président , avoit choisi cette Question , *si le Médecin est en même temps un Mécanicien Chymiste!* On sent assez qu'il avoit intérêt de conclurre pour l'affirmative , au hazard de ne pas comprendre tous les Médecins dans sa définition. Il composa pareillement ses deux autres Thèses de Bachelier , & à plus forte raison celles dont il fut Président , après avoir été reçu Docteur en 1704. Il prenoit toujours des sujets utiles ou intéressants ; celle où il demandoit *si l'Homme a commencé par être Ver* , piqua tellement la curiosité des Dames , & des Dames du plus haut rang , qu'il fallut la traduire en françois , pour les initier dans des mysteres , dont elles n'avoient pas la théorie. On assure que toutes les Thèses sorties de sa main n'ont pas seulement été regardées dans nos Ecoles comme des Traités presque complets sur les sujets choisis , mais qu'elles se sont trouvées plus au goût des Etrangers , qu'un grand nombre d'autres , où ils se plaignent que le soin dominant a été celui de l'élégance du style , & de la belle latinité.

Il ne se pressa point de se jeter dans la pratique , dès qu'il en eut le droit ; il s'enferma pendant dix ans dans son Cabinet , & il voulut être sûr d'un grand fonds de connoissances , avant que de s'en permettre l'usage. Les Médecins ont entr'eux ce qu'ils appellent les bons principes , & puisqu'ils sont les bons , ils ne sont pas ceux de tout le monde. Les confreres de M. Geoffroy conviennent qu'il les possédoit parfaitement. Son caractere doux , circonspect , modéré , & peut-être même un peu timide , le rendoit fort attentif à écouter la nature , à ne la pas troubler par des remédes , sous prétexte de l'aider , & à ne l'aider qu'à propos , & autant qu'elle le demandoit.

demandoit. Une chose singulière lui fit tort dans les commencements , il s'affectionnoit trop pour ses malades , & leur état lui donnoit un air triste & affligé qui les alarmoit ; on en reconnut enfin le principe , & on lui sçut gré d'une tendresse si rare , & si chère à ceux qui souffrent.

Perfuadé qu'un Médecin appartient également à tous les malades , il ne faisoit nulle différence entre les bonnes pratiques & les mauvaises , entre les brillantes & les obscures. Il ne recherchoit rien , & ne rejettoit rien. De-là , il est aisé de conclurre que ce qui dominoit dans le nombre de ses pratiques , c'étoient les obscures , ou les mauvaises , & d'autant plus que ses premiers engagements lui étoient sacrés , & qu'il n'eût pas voulu les rompre , ou s'en acquitter légèrement , pour courir aux occasions les plus flatteuses qui seroient survenues. D'ailleurs souverainement éloigné de tout faste , il n'étoit point de ceux qui sçavent aider à leur propre réputation , & qui ont l'art de suggérer tout bas à la renommée , ce qu'ils veulent qu'elle répète tout haut avec ses cent bouches. Cependant le vrai avoit percé à la longue , & M. Geoffroy étoit bien connu. Dans les grandes affaires de Médecine , ceux qui s'étoient saisis des premiers postes l'appelloient presque toujours en consultation , il étoit celui dont tous les autres vouloient emprunter des lumières. Cicéron conclut que les Romains étoient le plus vaillant peuple du monde , de ce que chaque peuple se donnoit le premier rang pour la valeur , & accordoit toujours le second aux Romains.

En 1709 , le Roi lui donna la place de Professeur en Médecine au Collège Royal , vacante par la mort de M. de Tournefort. Il entreprit de dicter à ses Auditeurs toute l'Histoire de la matière médicinale , sur laquelle il avoit depuis long-temps amassé de grandes provisions. Tout le règne minéral a été expédié , c'est-à-dire , tous les minéraux qui sont en usage dans la Médecine , & c'est ce qu'on a jusqu'à présent sur ce sujet de plus recherché , de plus certain & de plus complet. Il en étoit au règne végétal , & comme il suivoit l'ordre alphabétique , il en est resté à la *Melisse* ,

Hist. 1731.

N

qui quoiqu'assez avancée dans l'Alphabet, laisse après elle un grand vuide, & beaucoup de regret aux curieux de ces sortes de matieres. Il n'avoit point touché au règne animal, mais du moins tout ce qu'il a dicté s'est trouvé en très-bon ordre dans ses papiers, & on espère que sa famille le donnera au Public.

M. Fagon, qui étoit toujours demeuré titulaire de la Charge de Professeur en Chymie au Jardin Royal, la faisoit exercer par quelqu'un qu'il choissoit. M. de S. Yon, à qui il avoit donné cet emploi, n'ayant pu le remplir en 1707, à cause de ses infirmités, M. Geoffroy eut sa place, & s'en acquitta si bien que dans la suite M. Fagon se démit absolument de la Charge en sa faveur. Cela arriva en 1712. M. Fagon, pour mettre en œuvre M. Geoffroy tout entier, lui demanda qu'aux leçons ordinaires de Chymie, il en joignît sur la matiere médicinale, ce qui, dans une même séance, ajoutoit deux heures, & quelquefois trois, à deux autres heures déjà employées. M. Geoffroy y consentit, emporté par son zele, & sans doute aussi par un certain sentiment de gloire, qui agit, & qui doit agir sur les ames les plus éloignées de la vanité; il étoit soutenu par le plaisir de voir que de si longues séances, loin de rebuter les Auditeurs, ne les rendoient que plus assidus, & plus attentifs, mais enfin il consulta trop peu les intérêts de sa santé, qui étoit naturellement foible, & qui en souffrit.

La Faculté de Médecine, qui se choisit tous les deux ans un Chef qu'on appelle Doyen, crut en 1726, se trouver dans des circonstances où il lui en falloit un, qui quoique digne de l'être, ne fit aucun ombrage à sa liberté, & qui aimât mieux sa Compagnie que sa place. M. Geoffroy fut élu, mais comme tous les membres d'une République ne sont pas également Républicains, quelques-uns attaquèrent son élection par des irrégularités prétendues, & lui-même auroit été volontiers de leur parti, mais l'élection fut confirmée par le jugement de la Cour.

Ses deux années de Décanat finies, il fut continué, &

cela par les suffrages mêmes qui auparavant lui avoient été contraires. On sentoit un nouveau besoin qu'on avoit de lui. Il s'étoit élevé un Procès entre les Médecins & les Chirurgiens, espèce de guerre civile, qui divisoit les Citoyens d'un même Etat, & il falloit, ou du zele pour la soutenir, ou de la douceur pour la terminer, & même en la soutenant il falloit toujours de la douceur avec le zele. On lui fit un honneur singulier; il y a sous le Doyen un Censeur, qui est son Lieutenant, & ce Censeur est toujours le Doyen, qui vient de sortir de place. On supprima le titre de Censeur pour les deux années du nouveau Décanat de M. Geoffroy, & on le laissa le maître de choisir ceux qu'il voudroit pour l'aider. Ces témoignages d'estime de la part de sa Compagnie, qu'il n'auroit pas recherchés par ambition, il les sentit vivement par un principe de reconnoissance, d'autant plus fort qu'on est plus dégagé de passions tumultueuses; il se livra sans ménagement aux travaux extraordinaires du second Décanat, qui joints à ceux qu'exigeoient sa profession, & ses différentes places, ruinerent absolument sa santé, & au commencement de 1730, il tomba accablé de fatigues. Il eut cependant le courage de mettre la dernière main à un ouvrage que ses prédécesseurs Doyens avoient jugé nécessaire, mais qu'ils n'avoient pas fini, c'est un Recueil des Médicaments composés les plus usités, que les Pharmaciens doivent tenir toujours prêts.

Nous ne l'avons point encore représenté comme Académicien, parce que nos Histoires imprimées font foi qu'il n'a pas rempli ce devoir avec moins d'exactitude que les autres, si ce n'est dans les quatre dernières années, où le Décanat étoit une dispense assez légitime. Il donna en 1718 un système singulier & une Table des Affinités ou Rapports des différentes substances en Chymie. Ces Affinités firent de la peine à quelques-uns, qui craignirent que ce ne fussent des Attractions déguisées, d'autant plus dangereuses; que d'habiles gens ont déjà sçu leur donner des formes séduisantes, mais enfin on reconnut qu'on pouvoit passer par dessus ce

100 HISTOIRE DE L'ACADÉMIE ROYALE
scrupule , & admettre la Table de M. Geoffroy , qui bien
entendue & amenée à toute la précision nécessaire , pouvoit
devenir une loi fondamentale des opérations de Chymie , &
guider avec succès ceux qui travaillent.

Il étoit entré dans cette Compagnie , dès l'an 1699 , &
il est mort le 6 Janvier 1731.



E' L O G E

D E M. R U Y S C H.

FRÉDÉRIC RUYSCHE, naquit à la Haye le 23 Mars
1638 , de Henry Ruysch , Secrétaire des Etats Géné-
raux , & d'Anne Van Berghem. La famille des Ruysch étoit
d'Amsterdam , où depuis 1365 , elle avoit continuellement
occupé les premières Magistratures jusqu'en 1576 , que la
guerre contre l'Espagne apporta du changement à sa fortune.

M. Ruysch se destina à la Médecine , & il commença par
s'appliquer à la matière Médicinale , aux Plantes , aux Ani-
maux ou parties d'Animaux , aux Minéraux qui y appartiennent ,
aux opérations de Chymie , aux dissections Anatomiques , &
de tout cela il se fit de bonne heure un Cabinet déjà digne des
regards & de l'attention des connoisseurs. Il étoit tout entier à
ce qu'il avoit entrepris ; peu de sommeil avec beaucoup de santé ,
point de ces amusements inutiles , qui passent pour des délas-
sements nécessaires , nul autre plaisir que son travail , & quand
il se maria en 1661 , ce fut en grande partie pour être entière-
ment soulagé des soins domestiques , ce qui lui réussit assez
aisément dans le Pays où il vivoit.

En ce temps-là , vint à Leyde un Anatomiste assez fameux ,
nommé Bilsius , que le Roi d'Espagne avoit envoyé professer
à Louvain. Ce Docteur traitoit avec très-peu de considéra-
tion ceux qui avoient jusques-là le plus brillé dans cette scien-

Éloge d' Étienne-François Geoffroy par Fontenelle - Histoire de l'Académie royale des sciences - Année 1731

MÉDECINE, CHIMIE
